

## JARDIN DE LA MARNE

(Retour au Primaire)

C'était au début d'une journée furieuse et tragique d'hiver, que Nycéphore retrouva son quartier, l'une de celles où l'on ne peut rien déplacer, implacable, où l'on se trouve écrasé par le débordant bourdon des cloches qui viennent bruire dans notre cerveau sans aucun panache (contraires à l'enchantement qu'on en a gardé), et qu'on se trouve avec la plus grande indifférence dans un endroit désert ou peuplé.

C'est dans cette froideur que Nycéphore trouva juste en face du marché des Douves dans la poubelle du cinéma des Capucins un petit carnet de travail contenant une foule de scénarios de courts-métrages qui avaient tous pour cadre cette rue et les rues voisines, dont la rue Jules Guesde. C'est dans ces mêmes poubelles que trente ans plus tôt en se rendant à l'École Guesde, lui et ses camarades venaient récupérer des chutes et parfois des bobines entières de film 35mm au rebut avec lesquels ils jouaient à recréer le mouvement par secousses du pouce et de l'index d'une main de la pellicule pincée entre l'index et le majeur de l'autre main.

En descendant la rue Jules Guesde il atteignit l'allée de platanes cernant toute la place des Abattoirs et son autre école primaire (qui succéda à Jules Guesde après la fermeture de celle-ci), pour aller s'asseoir à la perpendiculaire sur le bord du Cours de la Marne face au laboratoire de la Faculté des Sciences dans le froid matinal du seul savoir en cours liant présent et mémoire.

Il observa longtemps ce laboratoire, assis sur un banc du

jardin ; il ne mangea pas, il passa toute la journée dans le silence, en se remémorant le temps de l'Étude et toutes les soirées où il était demeuré là fasciné par le miroir aux éprouvettes, en état d'hypnose ou d'hibernation : tout lui revenait à présent de façon vive mais extrêmement ralentie comme sa respiration, fleurs de papier successives, univers de pop-up. L'immensité des bâtiments attestait de l'importance considérable de la recherche en cours, d'autant que son voisinage immédiat avec l'École de Santé Navale (dont le laboratoire avait repris la plus grande partie), renversant la proportion initiale, laissait supposer des liens entre les deux.

Dans son esprit la Marne s'opposait à l'Oise avec son canal, à toute aise. Primo *on* avait passé l'Aisne (mais qui au juste ? Les poilus de 14 ou un siècle plus tôt ? Et Reims alors ?). Puis la Maîtresse a parlé de Guise au moment où Marie-José faisait ses tours d'acrobatie dans la cour, la saison précédente, qui ouvraient sa jupe sur l'Inconnu... Tous ces enseignements se faisaient dans un effort massif et douloureux vers d'autres mondes magiques, bien au-delà de l'extinction grisâtre du quartier. Cela avait surtout eu lieu dans le Cours Supérieur quand la Maîtresse leur avait fait entrevoir des univers nordiques, avec plus d'enflammement encore qu'à propos des colonies grecques, et tout un nouveau flot d'aspiration lexicale était venu peu à peu par cette embouchure, bientôt très large, vaste et soudant des éléments d'abord très lointains.

C'était aussi une plongée en apnée que cette souvenance, un détour d'onyx, la survenue d'un autre sens se dessinant de plus en plus avec le soir forçant l'air dans les poumons et exaltant le cœur dans une braise rutilante.

Car ce quartier est à la fois concentré triste et fort ; c'est toute une envergure de vérité où les forces les plus secrètes de l'univers nouent des phylactères en travers des rues dont la diversité, la pauvreté, le chaos des habitats permet la présence suivie et magique à travers son désordre, avec leur souffle considérable, leurs bruissements de sens dans un horizon à la fois vaste et rabattu.

Soudain Nycéphore remonta à la surface de l'air vif, venant

de saisir une silhouette apparue soudainement brillante dans la rupture de sa concentration, une figure de marcheuse opalescente, nacrée, plus proche des protozoaires, des amibes ou des méduses du laboratoire d'en face que des hommes.

\*

Maintenant que la nuit est tombée, il y a derrière Nycéphore le penchement de très longs peupliers noirs de part et d'autre du bassin octogonal, au-dessus des tilleuls à coiffe arrondie. Est-ce dans un couloir du Lycée qu'il y a cette fresque où l'on voit courir dans l'ombre une femme aux seins nus avec une corne d'abondance près d'un guerrier au torse découvert ?

En été on trouve ici de multicolores parterres en rouge et or, piquetés de lavande (qui guérit les migraines). Tout cela resplendit sous les tilleuls et les saules à chevelure légère et file jusqu'à la muraille latérale qui longe Santé Navale et qui est la paroi la plus creuse, la plus aquatique, la plus estivale qui soit.

C'est tout le contraire de la façade noire du laboratoire (en automne, et surtout en hiver où nous sommes aujourd'hui), avec ses guillochages sur les pierres et ses entrelacs de feuillages sombres, ses briques rouges incrustées dans la pierre noire sur les côtés et autour du fronton, ses vitraux noirs qui réclament un feu énorme pour s'illuminer. Voussures, guipures visibles depuis les platanes : rien n'y fait. Les deux saisons sont juxtaposées dans le même monde.

Entre les deux : Santé Navale : drapeaux, calicots, claquemements.

Au niveau du sol (de la cheville à la hanche d'un adulte), les croisées basses de la Faculté sont obturées (barreaux et rideaux, toujours), avec des chanfreins importants qui accentuent la profondeur et renforcent le climat gothique anglais : toujours ces rideaux, ces barreaux et cette occurrence de lumière au-delà... Il n'a jamais rien vu d'autre. Jamais personne. Sur les étages au-dessus les fenêtres à guillotine sont munies de contrevents avec six carreaux gris un peu jaune sur un fond de teinte moutarde, tandis que l'arcade des séries des plus hautes fenêtres se termine à droite et à gauche non pas par la continuation normale de l'arc de cercle central mais par

les droites de triangles pointes vers le bas.

\*

Dans la nuit tombée il semble à Nycéphore qu'une partie du bâtiment manque ; il se lève, franchit la brèche dans le dispositif allemand, traverse la Marne vers la place Dormoy comme Peguy plonge près d'Épernay. Derrière le laboratoire un balcon en corsive d'aspect campagnard avec de grandes verrières occupe tout le second étage, partie secrète au-dessus de petits vasistas qui s'inclinent, tandis qu'un escalier en spirale à l'extrémité des verrières rejoint une sorte de gigantesque chien assis de tout un étage de combles aux pentes d'ardoises avec de petits œils-de-bœufs et qu'à l'inverse un escalier de secours est lancé de ce même balcon vers le sol.

Sur le trottoir gauche du cours Barbey, après le bistro de L'AUBE (où l'on devait tous se retrouver au moment où le Taube est venu lâcher ses bombes au-dessus du square de Innocents), le très long mur de l'annexe de l'Orphelinat Maucaillou avec ses grosses pierres de taille moussues, crayeuses par endroits, plus grises... mène sinon au premier baiser (plutôt reçu sur la place des Abattoirs), du moins à la déclaration amoureuse faite à Nathalie sous les marronniers de la place rectangulaire Pierre-Jacques Dormoy intemporelle qui s'étend sur la droite vers des étés suant dans l'éternité des semaines avec ses travailleurs mangeant sur les bancs, qui gardent de petits sacs de cuirs à leurs pieds, bruns.

*(Aujourd'hui cette place a été totalement anéantie par les étrons des architectes bordelais, comme Le Phœnix d'Arlac et dix mille autres univers du silence. Aujourd'hui il n'y a plus qu'une voix, de place que pour une seule voie pour Nycéphore à la fin !)*

Peu après une belle maison bourgeoise, il sursaute ! C'est une longue façade qui longe la place Dormoy mais va plus loin, une bâtisse de la fin du 19ème, un peu austère, qui plonge rue Ferbos et demeure en Hiver.

Et tout, depuis les hauteurs mélangées d'ardoises, de tuiles et de zinc du toit, le grenier projeté en avant aux fenêtres arrondies opacifiées, les très belles cheminées carrées, les antéfixes : oves avec des champignons de pierre surmontant

des tuiles faîtières, les quatre séries de trente fenêtres à guillemettes aux arcades triangulées avec sculptures aux frontons, la limite de corniche avec des rigoles au deuxième étage, les croisées basses barreaudées et voilées, les briques incluses, tout indique qu'il s'agit bien de *l'envers de la Faculté de la Marne*, avec un intervalle béant, *une parenthèse spatiale entre les deux morceaux du même bâtiment* (comme les arcs de ses trentaines de fenêtres ont entre eux la distance d'un trait de flèche) ; et celui-ci reprend donc beaucoup plus loin, dans la rue Ferbos, vers la rue Montfaucon et les rues des baisers suivants de Nathalie, là où l'on trouve des villas aux avant-toits basques enrichis de corbeaux, tandis que les graves heures du siècle se font là-bas, dans la plaine de Brie, sur le bord de tristesse de la paille devant l'horizon des peupliers maigres.

Le pré coupé, les berges hautes, les bêtes boivent dans des seaux.

\* \*

\*